



HAL
open science

Qui sont les barbares ?

Bernard Jolibert

► **To cite this version:**

Bernard Jolibert. Qui sont les barbares ?. L'unité politique et la diversité: autour du "vivre ensemble", L'Harmattan, pp.1-9, 2016, 978-2-343-08519-7. hal-02486478

HAL Id: hal-02486478

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02486478v1>

Submitted on 21 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Qui sont les barbares ?

Bernard JOLIBERT¹

Si on en réfère aux divers dictionnaires de la langue française, « *barbare* », sous sa forme adjectivale semble d'un emploi commun. Donné pour synonyme de « sauvage, arriéré, brutal, grossier, inculte, cruel, inhumain, féroce, sans contrôle », il renvoie à des êtres « dénués de lois, éloignés de la civilisation » et capables à tout moment de la pire violence ». Ainsi, Racine fait dire à Bérénice : « Car enfin au combat qui pour toi se prépare C'est peu d'être constant, il faut être barbare » (*Bérénice*, IV, 4), signifiant pas là qu'il s'agit de se montrer impitoyable, d'une dureté et d'une férocité sans mesure, à la limite inhumaine. À propos du langage, en tant que « *barbarisme* », « barbare » désigne un usage contraire aux règles, une utilisation incorrecte des mots, phénomènes grossiers liés l'un comme l'autre à des influences négatives venant de l'extérieur. Ainsi, La Bruyère reproche-t-il à Molière de tomber souvent dans le « jargon et le barbarisme » (*Caractères*, I, 38). Ici, ce qui est visé, c'est l'introduction dans une langue qui se veut respectueuse des règles académiques d'expressions et de tournures populaires. De même Chateaubriand reproche à Tertullien des barbarismes dus à une « latinité africaine qui déshonore ses ouvrages » (*Le Génie du christianisme*, III, IV, 2). Quant à la « *barbarie* », elle renvoie à un état primitif de violence et de ténèbres du au manque de civilisation passé où à un état à venir dans lequel on risque de retomber faute de vigilance. L'adjectif « *barbaresque* » ajouté au terme pirate ne fait qu'en accentuer la férocité. Anatole France décèle de sérieux « restes de barbarie » dans notre civilisation qui se pense moderne et policée. Paradoxalement, il appelle son temps, celui de la « barbarie savante » (*Le jardin d'Épicure*, p. 229), désignant par là une opposition entre un haut niveau de science et de technique, joint à un mépris radical au plan humain. Adjectif ou substantif, on voit que le barbare n'a pas le bien venu. Il apparaît essentiellement comme repoussoir de nos propres usages, comme négatif de ce que nous sommes ou croyons être. De la « barbarie nazie » aux outils technologiques pourtant très élaborés au tout récent « gang des barbares », la barbarie n'a pas bonne presse. Il n'en a pas toujours été ainsi. Les concepts de barbare et de barbarie ont considérablement évolué depuis que les Grecs en ont proposé l'usage. Il existe cependant un certain nombre de traits qui permettent d'en cerner la signification désormais courante aujourd'hui.

L'extérieur

Le premier de ces traits revoie simplement à l'extériorité. Toutes les civilisations semblent avoir un besoin impérieux de classer les hommes en catégories simples et rigoureuses : il y a d'abord ceux qui vivent en leur sein, ceux qui participent des us et coutumes formant la trame de l'existence commune et qui obéissent à des modèles de comportement aisément repérables, habituels et attendus. Et puis il y a les autres, ceux qui affichent des mœurs différentes ou dont les coutumes étonnent les conceptions morales des premiers. Par le terme *Hou*, que l'on traduit par *barbare*, les chinois désignèrent d'emblée tous ceux qui n'étaient pas chinois, qu'ils viennent de l'ouest ou du nord. À l'origine, les Grecs désignaient comme Barbares ceux

¹ Publié sous le titre « Qui sont les barbares » in Jolibert Bernard *L'unité politique et la diversité, autour du « vivre-ensemble »*, Paris ; L'Harmattan, 2016, pp. 193-213.

qui ne parlaient pas la langue de Hellènes, autrement dit ceux qui ne s'étaient pas nourri dès leur naissance au grec et dont les propos évoquaient plus les onomatopées (ba-ba ou bar-bar) que le langage articulé. Les Romains nommaient *Barbaricum* ou terre des barbares, les lieux qui se trouvaient en dehors de limes. Il y a là la simple constatation d'un fait évident et qui n'a rien de surprenant : on se reconnaît « entre soi » à certains traits comportementaux aisément lisibles et on invente une catégorie générale pour englober tout ce qui ne rentre pas dans le premier registre. Jusque là rien de péjoratif. Hérodote commence le récit de son *Enquête* par ces mots : « Hérodote d'Halicarnasse présente ici les résultats de son enquête afin que le temps n'abolisse pas les travaux des hommes et que les grands exploits accomplis soit par les Grecs, soit par les Barbares, ne tombent pas dans l'oubli. » (Préface, p. 51-52, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1964). Si le « père de l'Histoire » est fier d'appartenir au monde grec, il ne montre ni hostilité ni mépris de principe pour ceux qu'il désigne comme barbares. Bien au contraire, il s'applique le plus souvent à en décrire les us et coutumes en ethnographe attentif. Pour lui, il est clair que le terme barbare ne renvoie pas à une sorte de catégorie fourre-tout dont les membres sont sans identité et sans personnalité.

Dès l'Antiquité, on devine même le caractère relatif de la notion de barbarie. Ovide, exilé depuis trois longues années chez les Gètes, à Tomes, sur la mer Noire, écrit plaisamment dans les *Tristes* : « Ici, c'est moi qui suis le Barbare parce que je ne suis pas compris d'eux. » Ce faisant, il voit bien que le barbare n'a de sens que si quelqu'un se sent où se voit désigné comme extérieur à un groupe constitué autour d'une langue commune ou d'une communauté consciente de ses propres principes. Dans un premier temps, il semble donc que le barbare se définisse de manière purement extérieure sans que cette extériorité entraîne le mépris ou le rejet : Après avoir été simplement de non-Grec, il sera le non-Romain, le non-Chrétien, le non-Européen. En Orient, les « Barbares du Nord » qui finiront par monter sur le trône de Chine, sont d'abord perçus simplement comme des non-Chinois. De même, il existe des non-Japonais, des non-Indiens, etc. Ce sont ces étrangers que désigne le terme générique de barbares. Rien encore ici de péjoratif

Le glissement du simple constat de différences au jugement de valeur dépréciatif s'opère à partir du moment où l'opposition « Nous » et les « Autres » se transforme en « Nous les civilisés » et « les Autres, qui ne le sont pas ou le sont moins ». On en voit nettement la trace dans l'emploi du terme barbare à propos des Vandales lorsque ces derniers vont envahir l'empire romain. Il en reste la trace dans la langue française quand nous parlons de vandalisme. Certes, toute civilisation comporte un sociocentrisme plus ou moins développé. Ce recentrage valorisé est l'expression de la collectivité en même temps que ciment indispensable de sa cohésion. La représentation populaire grecque se montre alors moins attentive aux autres dès l'époque hellénistique, certaine qu'elle est de sa supériorité. En créant un type général, elle fait indirectement du barbare un être sans personnalité. On ne se soucie pas de cerner le caractère de ce qui fait l'originalité de l'autre, on ne cherche pas à établir son identité comme tentait de le faire Hérodote, l'opinion fabrique un personnage de convention, une sorte de caricature qui emprunte à divers peuples des traits que l'on rapproche indistinctement. Ainsi l'iconographie représente le « barbare type » coiffé d'un bonnet phrygien, portant une tiare orientale, armé d'un arc scythe, court et d'un carquois de cavalier germain, vêtu d'un pantalon qui évoque les braies. Thucydide oppose les valeurs universelles de la « civilisation » aux valeurs locales particulières et relatives. La « justice générale » dépasse et englobe celles de l'intérêt particulier du groupe ethnique. Le dédain est désormais évident. L'autre est aberrant dans la mesure où il n'appartient pas à cette culture qui semble non seulement supérieure aux autres mais quasiment parachevée et irremplaçable, seule apte à l'épanouissement de la véritable humanité.

La forme symbolique de cette représentation privilégiée se trouve clairement exprimée dans les cosmologies anciennes. « Nous » sommes toujours au centre de l'univers dont

l'horizon est un cercle autour duquel la mer se déploie circulairement. Souvent, un dôme semi circulaire couvre l'ensemble. Notre nation est protégée par de hautes barrières de montagnes ou par des océans peuplés d'animaux fantastiques. Entre nous et ces barrières protectrices sont représentées de manière de plus en plus imprécises de zones déshéritées peuplées par des créatures menaçantes. C'est là le lieu des barbares. Ce symbolisme du centre se retrouve dans quasiment toutes les représentations du monde, que celles-ci soient géographiques, religieuses ou seulement morales : La Chine n'est autre que l'Empire du Milieu, le Hébreux se désignent comme le peuple élu, les musulmans font converger vers la Mecque, centre moral de l'univers, le regard de tous les orants. Quant aux Chrétiens, ils voient dans la Mont des Oliviers le point de contact du ciel et de la terre. On comprend que de tels sociocentrismes soient perçus par les acteurs comme incompatibles entre eux, Ceux qui gravitent loin du centre sont perçus avec dédain par ceux qui se positionnent au centre. Quant à ces derniers ils éprouvent la tentation de rejeter dans les ténèbres d'une humanité inaboutie ceux qui se trouvent à la marge. De là la tentation de racisme, d'ethnocentrisme outrancier, de nationalisme. Les barbares, ce sont ceux qui tournent, instables et envieux, autour de la société des vrais hommes comme des loups affamés autour de la harde afin de la dévorer.

Ce système exclusif qui repose sur un ethnocentrisme exacerbé et qui doit conduire à une lutte sans fin semble universel. Il frappe les peuples du Nord comme ceux du Sud, l'Orient comme l'Occident. Pour les Grecs, les Perses sont les barbares par excellence. Pour les Romains, les Gaulois, les Celtes et les Germains ne sont rien de plus que des peuples relevant de la plus obscure barbarie. Que nous dit *La Guerre des Gaules* à propos des Vénètes qui peuplaient l'actuel Morbihan ? « César décida de les punir d'autant plus sévèrement qu'il voulait que désormais les Barbares observassent avec plus de rigueur le droit des ambassadeurs. Aussi fit-il mettre à mort tout le sénat Vénète et vendre le reste de la population à l'encan. » (XVI) Pour les Gaulois que sont les Goths, sinon des brutes ou des sauvages, autrement dit des « vandales » (autre peuple au nom devenu commun et peu recommandable) ? Nous l'avons oublié mais les « ogres » des contes viennent peut-être des envahisseurs hongrois, tout comme les « bougres » sodomites des Bulgares. Au temps de croisades, les arabes sont perçus par les chrétiens comme des barbares sans foi ni loi, alors que l'inverse est tout aussi vrai : le croisés sont des brutes avides, agressives qui ne laissent derrière eux que ruines, champs dévastés et cadavres. Certes, il existe des barbares différents suivant les régions et les époques. Sans aucun doute les barbares géographiquement proches ont des traits plus précis que les barbares lointains, perdus dans les steppes ou dans des mers inconnues. On pourrait multiplier les exemples à l'infini. Il reste que dans tous les cas le barbare, c'est toujours l'« Autre », l'étranger, celui qui pèse sur « Nous » comme une menace radicale de dissolution. Quels sont les traits à partir desquels on a coutume de le désigner et, par suite, de le reconnaître ?

Typologie et altérité

Tout d'abord, outre son altérité radicale, le barbare se caractérise par son agressivité. Normand (North men) ou Goth, il est sans pitié ; il viole, massacre, brûle sans discernement. Loin des subtilités de la diplomatie ou des pouvoirs adoucissants de la réciprocité morale, il se reconnaît par des mœurs violentes et incontrôlables. Sa férocité est « inégalée », sa cruauté « inouïe », son inhumanité « totale » (Jean Paul Roux, *Les Barbares*, Bordas, 1982, p.22). Son intempérance fondamentale est une menace permanente pour les civilisations qui le désignent comme rebelle à toute forme de loi quelque peu civile. Il est dans sa nature de menacer, d'agresser et, au final d'éliminer toute forme de vie sédentaire. En 911 par exemple, la Normandie totalement ravagée et ruinée, est abandonnée aux Vikings. On doit noter d'emblée que ce sont principalement les peuples d'agriculteurs, sédentaires et pacifiques, qui opposent

à leur mode de vie, celui des barbares, éleveurs, envahisseurs et guerriers. Li Po (701-762) écrit à propos des tribus du Nord qui menacent sans cesse l'empire chinois : « Les barbares n'ont pas de champs, le massacre est pour eux ce que le labour est pour nous. » Aussi sont-ils perçus comme dangereux pour la personne isolée, pour le groupe, mais aussi pour toute l'humanité sédentaire dans laquelle ce groupe se reconnaît. Se mêlent, à l'égard du nomade, le mépris et la peur ; le mépris pour une forme inférieure de vie et la peur car cette façon de vivre menace une forme d'existence stable ressentie soudain comme fragile.

Il ne suffit donc pas d'être violent pour se voir qualifié de barbare, il faut que cette violence fasse courir un risque, au-delà de ma personne, sur la civilisation que je pense incarner et dans laquelle le me reconnais. Un meurtrier, un assassin, même violents, ne sont pas nécessairement des barbares. Pour qu'ils le deviennent, il faut que le meurtre commis menace directement l'ordre des valeurs qui fait le ciment moral de la société. Aussi bien le barbare n'est-il tel que parce qu'il présente un risque pour l'unité générale de la civilisation et, au-delà, de l'humanité elle-même. Un homme en tue un autre sous le coup de la colère, c'est un simple meurtrier ; il torture sa victime pour en attendrir la viande, découpe le cadavre et fait frire les meilleurs morceaux avant de les déguster, il devient un « barbare ».

Prise en groupe, la barbarie se caractérise, de plus, par l'existence d'une menace constante génératrice d'angoisse. Si les attaques ne sont pas toujours couronnées de succès, si même on les attend sans jamais les voir surgir comme dans *Le désert des Tartares* de Dino Buzzati, elles restent dangereuses parce qu'imprévisibles, soudaines, et sans pitié pour personne. Comme chez les Vikings, l'attaque surgit de nuit, d'on ne sait où, là où on ne l'attend pas. Lorsque le barbare disparaît, on ne sait pas vers quel lieu. La fuite est aussi soudaine et imprévue que l'intrusion. Ensuite, impossible de le poursuivre ; il habite des terres isolées, des mers lointaines, des forêts profondes qui s'étendent à l'infini. Les attaques des Scythes, des Huns, des Mongols ou des Sarrasins sont toujours décrites sur le même modèle tactique : armes légères, cavalerie rapide, art de l'esquive. Lorsque Hérodote décrit la stratégie des cavaliers scythes contre Darius, il évoque leur art de fondre sur leur proie comme la foudre, puis de se dérober aussi vite, d'attendre et de menacer sans cesse les arrières gardes et le ravitaillement si on s'avise de les poursuivre. Dès qu'il avaient « culbuté la cavalerie perse, ils tournaient bride et prenaient soin de conserver un intervalle d'une journée de marche. » (*Enquête*, IV, pp.120-128).

À ces traits, il convient d'ajouter l'ignorance et l'absence de régulation morale. Le barbare se complait dans le désordre, dans l'anarchie. Non seulement il ne sait pas écrire et sa représentation du monde reste fruste, mais il ne semble avoir aucune maîtrise de lui-même. La barbarie est alors l'absence de religion, de philosophie, de morale, de juridiction ? Seuls les rapports de force immédiats guident les relations entre les hommes, constituant la base minimale d'une société archaïque. Lorsque les Chinois voudront assurer leur suprématie sur les « Barbares du Nord », ils les désigneront d'abord comme « incultes » et leur enseigneront l'écriture et le calendrier, expression essentielle de la vérité cosmique. Quant à Albert de Grand, il désigne le barbare comme celui qui « n'est pas disposé à la vertu par la loi, par un gouvernement, pas plus que par la discipline de tout autre système. » (*Commentaire sur l'Éthique d'Aristote*, III) On est loin du bon sauvage de J.-J. Rousseau.

Contre-valeur du civilisé, le barbare est désigné comme instable, dénué de jugement, facilement corruptible, sans aucune espèce de sens de l'honneur, prêt à s'enflammer à la moindre étincelle de discorde. Dans la guerre comme dans la paix, les barbares usent de stratagèmes perfides et ne tiennent pas parole. Que reste-t-il à faire sinon tenter de l'éliminer ? Mais la tâche n'est pas aisée car, paradoxalement, si le barbare est un être fruste et amoral, on le dit fort, d'une robustesse sans égale, vaillant au combat quoique peu discipliné. Tacite (55-120) rappelle que « le corps des Germains est vigoureux dans le premier effort, mais ils ne sont pas capables, comme nous (sous entendu, les latins) de travail et de fatigue » *La*

Germanie, IV. Pour se sauver il n'existe que deux solutions : la fuite ou l'affrontement guerrier. Pour se sauver et le sauver, il faut le vaincre. La victoire est le seul moyen de le contraindre à accepter la civilisation. Ainsi les Gaulois, les Francs, les Alains, les Vandales, les Suèves, les Celtes, les Ibères, le Galiléens, les Berbères et les barbaresques, comme tant d'autres, ont-ils fini par rentrer dans le giron de la « Rome éternelle », de gré ou de force, passant de la prétendue sauvagerie barbare à la romanité civilisatrice.

Animalité et monstruosité

Si on se fie aux premières descriptions données par les auteurs anciens, le trait le plus souvent souligné qui permet de caractériser les barbares reste l'animalité. Quand bien même on doit les considérer comme des hommes, chez eux, c'est l'animalité qui domine le caractère et le mode de vie. Tels les loups, ils vont en horde et leur sauvagerie est digne de ces sombres et interminables forêts de Germanie que les auteurs anciens évoquaient avec terreur bien avant la bataille des champs Catalauniques (451).

Pour Ammien Marcellin (330-400), « les Huns dépassent en férocité et en barbarie tout ce qu'on peut imaginer. [...] Ils vivent comme des animaux. Ils ne font cuire ni n'assaisonnent leurs aliments et font des quartiers en les plaçant entre leurs cuisses et le dos de leurs chevaux. [...] On les dirait cloués sur leur monture. » *Rerum gestarum*, XXXI. Il les classe dans « les animaux possédant deux pieds » L'historien des Goths, Jordanès, note un peu plus tard que les Goths sont « la plus féroce de toutes les nations barbares [...]. À peine appartiennent-ils à l'espèce humaine ; Sous la figure de l'homme, ils vivent la cruauté des fauves. » *Histoire des Goths*, XXXIV. Suite aux messages alarmistes que les princes musulmans d'Asie mineure font parvenir au roi de France concernant le déferlement imminent d'une race d'hommes monstrueux, venus du Nord, qui se nourrit de chair crue « et même de chair humaine », Mathieu de Paris, écrit au milieu du XIII^e siècle : « les Mongols sont des êtres inhumains et ressemblent à des bêtes qu'on doit plutôt appeler des monstres que des hommes, qui ont soif de sang et qui en boivent, dévorant la chair des chiens et même la chair humaine. » *Chronica majora*, trad. fr. *Grandes Chroniques* par Huillard-Breholles, Paris, 1841, p. 153.) Quelques années plus tard, le Florentin Ricold de Monte Croce dit de ces mêmes Mongols « qu'ils vivent pour la plus grande partie comme des bêtes, sans loi de nature ni de volonté. » cité par Backer in *L'Extrême-Orient au Moyen Âge*, Paris, 1877, p. 279.

La littérature chinoise opère le même renvoi à l'animalité lorsqu'il s'agit de caractériser le barbare mongol, quand bien même ce dernier serait-il différent du Goth. Au XVI^e siècle, Pei Lou Fong Sou parle des peuples qui menacent d'envahir la Chine : « Les esclaves du Nord, de tous temps, ont été le fléau de nos frontières [...]. Sont-ils aussi difficiles à connaître que les monstres et les démons ? Ils sont certainement sauvages par nature. » in H. Serruys, « Les coutumes des esclaves septentrionaux » dans *Monumenta serica*, Peking, X, p. 127. Comme si l'animalité ne suffisait pas à disqualifier le barbare, il est tiré du côté du monstre ou du diable lorsque la religion vient tenter de le circonscrire afin de mieux le condamner. S'il a bien forme humaine, le barbare s'est dépouillé de son humanité artificielle pour laisser libre cours à ses instincts les plus violemment agressifs.

On doit immédiatement noter que l'image du barbare n'est pas toujours négative. On a pu voir dans la barbarie une spontanéité plus vraie car plus proche de la nature authentique que la retenue calculée de la civilisation teintée d'hypocrisie et de encombrée de contraintes aliénantes. L'image du barbare se renverse alors en image positive. C'est la spontanéité animale qui sauve l'humain de la lente dégénérescence à laquelle le conduit la civilisation. On comprend que le modèle barbare ait pu séduire des philosophes en révolte contre la mesure, raison et la sagesse classiques. Nietzsche (1844-1900) par exemple n'hésite à écrire :

« Vivre, c'est essentiellement dépouiller, blesser, violenter [...]. Le bonne et véritable aristocratie doit accepter de sacrifier d'un cœur léger une foule de gens qui devront être dans son intérêt humiliés et ravalés à l'état d'êtres mutilés » *Le Gai Savoir* (1883). Arthur Rimbaud (1854-1891), quant à lui, semble opposer dans son poème *Barbare (Illuminations)* la fulgurance du chaos spontané violent mais fondateur aux vertus émoussées de la civilisation : « Ô douceurs, ô monde, ô musique ! Et là, les formes, les sueurs, les chevelures et les yeux flottant. ». Si la violence peut être prise en bonne part, c'est peut être que la barbarie ne nous est pas si étrangère qu'il paraissait en première analyse. Monstrueux ou animal, le barbare reste humain.

Réciprocité

On pourrait penser que le rejet de l' « Autre » dans la barbarie est un phénomène universel qui ne souffre pas d'exception. À la fois facteur de cohésion sociale et outil d'exploitation de ces « autres » que l'on peut aisément et avec la meilleure conscience réduire en esclavage puisqu'ils sont à la limite de l'inhumanité, la notion de barbarie se trouve en effet partout. Si ceux qui ne vivent pas comme nous sont considérés comme des barbares, nous sommes à notre tour des barbares pour les autres civilisations. La manière dont les Chrétiens perçurent les Arabes durant les croisades vaut bien le regard porté par ces derniers sur les envahisseurs : trahison, grossièreté, cruauté, barbarie semblent posés en miroir de part et d'autre de la méditerranée. (voir livre [Paris : les croisés vus par les arabes](#)) Quant à la Chine et à l'Europe, longtemps elles se considèrent réciproquement comme barbares.

Mais ce phénomène ne touche le plus souvent que le temps de la rencontre, surtout lorsque la rencontre se fait d'une manière menaçante, conquérante ou violemment guerrière. Le sociocentrisme, qui n'est que la forme sociale de l'égoïsme, ne saurait se maintenir lorsque les échanges deviennent courants et que le conflit s'apaise. L'obsession d'être « au centre » qui renvoie l'autre à la barbarie s'estompe et finit par disparaître lorsqu'on découvre que les autres civilisations ont une envergure au moins aussi respectable que la nôtre. Si la réciprocité vaut pour le rejet vers la barbarie, elle vaut tout autant pour la reconnaissance de l'autre comme au moins aussi respectable et humain que soi. Il faut noter qu'aucune civilisation, grande ou petite, n'a jamais considéré durablement une autre civilisation comme relevant de la barbarie. La Chine, tout en regardant les Barbares occidentaux avec crainte et hauteur, ont vite reconnu les vertus de la culture occidentale. L'Europe, tout en traitant les Chinois de barbares, a su s'inspirer de leurs œuvres. L'engouement occidental pour les arts asiatiques dont témoigne aujourd'hui la richesse du Musée Guimet ou la fondation Cernuschi n'en sont que des exemples et il convient de noter que jamais Marco Polo (1254-1324) ne désigne comme barbares les nombreux peuples qu'il a côtoyés et dont il décrit les moeurs dans son *Livre des Merveilles du Monde*. L'Inde ne fut qualifiée de barbare ni par les Chinois ni par les Européens. Et si les Grecs qualifiaient de barbares les Perses, ce n'était nullement par mépris pour une civilisation considérée comme inhumaine. D'ailleurs, pour les Romains qui luttèrent contre eux de manière constante, jamais les Perses ne furent prise comme barbare.

On doit reconnaître qu'à l'heure des échanges, que ces derniers soient commerciaux ou de toute autre nature, les discours changent de ton. Les récits « horribles » laissent progressivement la place à des notations plus justes. Priscus succède à Ammien Marcellin (330-400) comme historien des barbares. Il séjourne à la cour d'Attila, le « fléau de Dieu », et décrit minutieusement la vie et le campement du roi des Huns (448). Il note que tous sont vêtus avec recherche, portent des bijoux précieux. Les armes elles mêmes sont ornées de pierreries. Les demeures de bois aux murs recouverts d'étoffes colorées sont parées de tapis somptueux. On sert les repas dans des coupes d'or et d'argent. La cour boit des vins capiteux.

Il existe des thermes de pierre où on peut faire ses ablutions. Au moral, Priscos insiste sur l'intégrité du roi dans ses jugements, la justesse de ses décisions, sa générosité pour les serviteurs. Si ce dernier ne brille pas par sa culture livresque, il a su s'entourer de scribes romains, mais aussi grecs. (*Histoire de l'Empire byzantin*, cité par Montesquieu in *Considérations*, XIX). Dans le monde arabe, Ibn Battouta (1304-1377), géographe et historien, loin de tout esprit de conquête, s'attache à décrire les mœurs de peuples prétendus barbares rencontrés au fil des interminables voyages qui le mènent du Kazakhstan aux Maldives en passant par, l'Ukraine, l'Espagne, la Chine, l'Inde, le Soudan et le Sahara (*Voyages*, 4 vol., Paris, 1853-1855), reconnaissant dignité égale à tous.

Dès le IV^e siècle, Salvien de Marseille (390-484), historien chrétien, va même jusqu'à renverser le rapport de valeur et d'humanité entre barbares et civilisés. Chez nous, dit-il, « les pauvres sont spoliés, les veuves soupirent, les orphelins sont piétinés. Les choses vont si mal que beaucoup, et souvent des personnes nobles et de bonne éducation, se réfugient chez l'ennemi afin de ne pas mourir sous le poids de la persécution de l'État. C'est chez les barbares qu'ils cherchent l'humanité des Romains, car, des Romains, ils ne peuvent endurer d'inhumanité barbare. Et, bien qu'ils soient différents par leurs coutumes et leur langage de ceux chez qui ils cherchent refuge [...], ils préfèrent souffrir chez les Barbares d'une façon de vivre étrangère que de souffrir chez les Romains d'une horrible injustice. » (*De gubernatione Dei*, VI)

L'histoire des relations de l'Occident chrétien avec les Arabes montre clairement que le renvoi de l'« Autre » vers la barbarie ne saurait être durable. Certes, le qualificatif infamant de barbare semble utile un temps pour mobiliser le peuple et conduire des guerres avec bonne conscience. Paradoxalement, il permet aussi bien des invasions injustes et sert à en justifier les débordements. Il a ainsi autorisé les massacres au nom de la foi, de la justice, de la civilisation. Il a permis de justifier l'esclavage. Longtemps, pour les nations du Sud, le barbare n'est autre que l'« esclave » du Nord qu'il convient de civiliser à grand renfort de politique impériale et de religion, au besoin en le transformant en main d'œuvre servile. Mais cette humiliation ne saurait durer bien longtemps. Le temps vient vite où on se rend compte que ceux que l'on désignait sous le terme infamant de barbares ont comme nous des règles de vie, des lois, des coutumes, une religion. Les vieilles certitudes sont balayées par le constat suivant lequel l'« Autre », que l'on pensait inférieur, possède une civilisation tout aussi complexe. Les « États barbaresques » du Maghreb sont avant tout des États qui disposent d'un système politique et culturel très élaboré. Les Vénitiens sont les premiers à reconnaître que si les pirates « turcs » agissent avec une violence barbare, l'État politique dont ils dépendent présente tous les traits de la plus haute civilisation. Et si Montaigne parle d'« horreur barbaresque » pour désigner les violences d'une cruauté inhumaine de certains capitaines durant les guerres de religion, cela ne l'empêche pas de noter que ceux que nous pensons « barbares » développent des sentiments aussi nuancés et aussi complexes que les nôtres. Dans *Des cannibales* (*Essais*, I, XXXI), il prend deux exemples extrêmes de coutumes qui nous semblent relever de la plus barbarie la plus explicite : le cannibalisme et la polygamie. Il pousse le raisonnement jusqu'à montrer que les mœurs polygames et les rituels cannibales sont loin, quand on les observe attentivement, de refléter une quelconque barbarie de sauvage. Ils relèvent de traditions religieuses ou morales et, après tout, sont moins cruels de la torture des vivants que notre justice pratique allègrement ou l'hypocrisie des mœurs amoureuses qui sont les nôtres. Et d'inviter ironiquement son lecteur à une relecture de la « très sainte Bible » où le meurtre, l'inceste, l'adultère et la polygamie foisonnent. Quant au cannibalisme, il relève de rites « qui ne sentent aucunement la barbarie. » (p. 211). Et d'ajouter pour conclure : « Chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage. »

Comme l'écrit justement Jean Paul Roux : « C'est tout à l'honneur des hommes que cette prise de conscience d'une réalité qui pourrait être si douloureuse, qui atteint de plein

fouet l'orgueil national, qui risque de balayer les certitudes que l'on a, qui détruit les mythes et les symboles. » (*Les barbares*, Paris, Bordas, 1982, pp. 16-17). Force est de reconnaître que, placés face à face en miroir, aucune civilisation n'a durablement considéré les autres comme relevant de la barbarie. Autrement dit, tant qu'on ne sait rien de lui, le nouvel arrivant apparaît comme une menace. Huns, Bulgares, Mongols surgissant de la lointaine Asie, Vikings venant des brumes du nord, Arabes déferlant par vagues successives du Sud, l'envahisseur a toujours un rapport étroit avec la férocité. S'il appartient à l'espèce humaine, il lui manque les règles de civilisation qui auraient dû le rendre moins rude. Il est l'« Autre ». Dès qu'il est mieux connu, la vision change : au fond, celui que nous pensions être un « autre radicalement autre » est au final proche de ce que nous sommes. Les grandes peurs issues de l'*Apocalypse* ou recopiées de Tacite se transforment en études ethnographiques ou anthropologiques des autres civilisations. Surtout, l'observateur attentif découvre que cette sauvagerie barbare, ce n'est pas tant en l'autre qu'il doit la chercher, qu'en lui-même. À ce titre la leçon de Montaigne va bien plus loin d'une simple leçon d'ethnographie relativiste. Il montre que la barbarie est à chercher à l'intérieur de chacun de nous ; non à l'extérieur, chez l'étranger, dans l'autre, mais au cœur même de l'humanité.

Introspection et identité

Le chapitre VII de l'ouvrage de Jean-Paul Roux intitulé *les Barbares* s'intitule « La civilisation barbare » (*op. cit.* p. 97 ssq). Il souligne d'emblée que les mots semblent en contradiction tant l'état civilisé et celui de barbare semblent s'exclure si on suit l'usage courant. Pourtant, on doit reconnaître deux choses : d'abord qu'il n'existe pas de société, « même primitive (pour conserver un terme qui n'est plus guère en faveur) qui ne soit régie par des lois, souvent d'une extrême complexité, qui n'ait des représentations religieuses, qui ne s'exprime par ses arts et sa littérature, même quand celle-ci n'est pas écrite. » (p. 98) Autrement dit ces Barbares, qui risquaient d'apparaître comme des monstres inhumains plus proches de l'animalité que de la civilisation, appartiennent à des cultures diverses, complexes et riches à qui, faute d'écriture propre, des savants comme Dumézil (*Les Dieux des Germains*, Paris, 1939), Grousset (*L'empire des steppes, Attila, Gengis Kahn, Tamerlan*, Paris 1948) ou Micéa Éliade (*Le Chamanisme et les techniques archaïques e l'extase*, Paris, 1951) ont rendu justice. L'étude des civilisations barbares permet de mettre au jour des formes diverses de vie sociale, politique, religieuse, technique, artistique très développées. Impossible désormais d'amalgamer, comme le faisaient les anciennes Histoires ecclésiastiques, les intrusions des Germains, des Huns et des « Sarrasins » dans une même représentation, sous le terme global d'« invasions barbares » (Pierre Michel, *Les Barbares, 1789-1848 : un mythe romantique*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1981). Ensuite, que la barbarie, entendue cette fois comme sauvagerie incontrôlable des mœurs, violence agressive qui vise à l'élimination radicale de l'altérité, n'est pas le propre de certaines civilisations insuffisamment développées. Il est manifeste que si les peuples « barbares » classiques ont fini par être assimilés, intégrés, policés, c'est que la barbarie, au sens générique de cruauté, avidité, inhumanité, férocité, ne leur était pas essentielle. Comme le notait déjà Montaigne, la barbarie doit être cherchée ailleurs que chez les peuples dits barbares. Elle réside ailleurs, au cœur même de l'humanité qui, à trop vouloir faire l'ange comme le dit Pascal, finit par faire la bête. Ce sont désormais les soi-disant civilisés qui semblent avoir l'apanage de la barbarie. Ce sont eux désormais les êtres agressifs, les avides aux mœurs rustres, les cruels, les monstres inhumains. Ainsi le terme de « barbarie » a-t-il été utilisé pour désigner les actions des conquistadors, des nazis, pour les goulags. Montaigne voit dans les violences de son temps des actes de barbarie d'autant plus atroces qu'elles se pratiquent au nom de la morale et de la religion. Visant les troupes qui ravagent le Languedoc il écrit : « Les tyrans pour faire tous les

deux ensemble, et tuer et faire sentir leur colère, ont employé toute leur suffisance à trouver moyen d'allonger la mort. Ils veulent que leurs ennemis s'en aillent, mais pas si vite qu'ils n'aient loisir de savourer leur vengeance. La dessus ils sont en grand peine : car, si les tourments sont violents, ils sont courts ; s'ils sont longs, il ne sont pas assez douloureux à leur gré : les voilà à dispenser leurs engins. Nous en voyons mille exemples en l'Antiquité, et je ne sais si, sans y penser, nous ne retenons pas quelque trace de cette barbarie. Tout ce qui est au-delà de la mort simple, me semble pure cruauté. » *Essais*, II, 27. Ailleurs, Montaigne nous invite à user du terme « barbare » de manière avec prudence lorsque nous évoquons des peuples aux mœurs différentes : « Nous pouvons bien les appeler barbares, au égard aux règles de la raison, mais non pas eu égard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie. » *Essais*, I, 31.

Le barbare devient alors, non plus le sauvage aveuglé par sa passion du moment et que nulle règle ne peut plus inviter à un contrôle de soi, mais le civilisé qui laisse la sauvagerie envahir ses comportements au point de lui faire perdre toute mesure. Loin de nous être étrangère, la barbarie est en nous C'est en ce sens que l'emploie d'ailleurs le pacifique Spinoza à propos de l'assassinat des frères de Witt par la foule des partisans de Guillaume d'Orange à La Haye en 1672. Jean et Cornelis de Witt, accusés d'avoir voulu faire disparaître le représentant des orangistes, sont lapidés par la foule déchaînée sans autre forme de procès. Spinoza, voulut sortir placarder un prospectus où il dénonçait la « barbarie » de ce meurtre et celle des meurtriers qu'il désigne comme « *ultimi barbaros* », (barbares à la fois les plus reculés dans le temps et les plus extrêmes en quantité). Il en fut heureusement empêché par son logeur, qui ainsi lui sauva la vie.

On retrouve alors cette idée, dont Anatole France fera un de ses thèmes favoris, qu'il existe une barbarie de civilisé qui finit à en décupler sa violence, vu les moyens techniques et les outils savants permettant de la mettre en application. Tout simplement parce que la barbarie est en nous, prête à surgir à tout moment sous le vernis de culture qu'apporte l'éducation morale et la pression juridique. Dans ce cas, le barbare, ce n'est pas l'« Autre », l'étranger surgi d'ailleurs, mais bien « Moi » dans cette animalité qui continue de vivre au fond de mon être et que la raison vient parfois servir au lieu de la contrarier. Comment autrement expliquer que des hommes « policés », en apparence les plus éloignés de toute tentation à la cruauté, puissent se transformer en tortionnaires cruels et en bourreaux aveugles lorsque les circonstances semblent les y autoriser.

Bibliographie sommaire

César Jules, *Commentaires de la guerre des Gaules*,

Dumézil Bruno (2010), *Les Barbares expliqués à mon fils*, Paris, Le Seuil.

Hérodote (1964), in *Hérodote et Thucydide, Oeuvres complètes*, Paris, Gallimard.

Ibn Battouta (1853-1858), *Voyages*, texte arabe accompagné d'une traduction française par C. Defremery et B. R. Sanguinetti, 4 vol., Paris.

Montaigne (1588), *Les Essais*, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1962.

Polo Marco (1955), *La description du monde*, texte intégral en français, Paris.

Riché Pierre (1995), *Éducation et culture dans l'Occident barbare*, VI^e-VIII^e siècle, Paris, Le Seuil.

Roux Jean-Paul (1982), *Les Barbares*, Paris, Bordas.

Tacite, *La Germanie*